

# JOURNAL DE GUIGNOL.

## ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.  
GNARON. . . Caissier.  
MADEON. . . Gendre bien.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas  
reçus. — Départements, 1 franc par se-  
maine.

### NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront  
rigoureusement refusés, s'ils ne sont  
accompagnés d'un timbre-poste collé à l'ex-  
périeur pour leur servir de passeport.

**Drolatique, satirique, amphigourique**  
**cascadeur, fouaillier et gouaillier; épatant, ébêtant et désopilant;**  
**très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard**

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLOYÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en  
fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

**DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires**

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :  
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

COGNÉ-MOU. . . Rédacteur.  
CLAUQUE-POSSE. . .  
JÉRÔME. . .

Pour être admis à faire des armes dans l'a-  
cadémie de Guignol, point n'est besoin d'être  
académicien, et l'orthographe n'est pas de  
rigueur.  
Des idées, du neuf, des balancements, de  
coups de bâtons ou de bec, mais sans scan-  
dale, voilà le programme.  
Les manuscrits non insérés seront renvoyés  
à un feu d'artifice spirituel.

Samedi dernier M. Labaume, directeur et im-  
primeur du *Journal de Guignol*, et M. Thomain,  
gérant, ont comparu en police correctionnelle,  
comme inculpés :

1° de publications de matières politiques ou  
traitant d'économie sociale dans un journal non  
timbré ;

2° d'excitation à la haine et au mépris du gou-  
vernement de l'Empereur ;

3° d'excitation à la haine et au mépris des ci-  
toyens les uns contre les autres.

M<sup>e</sup> De Bornes, avocat, a présenté la défense  
des deux prévenus avec un véritable talent en  
discutant une à une les charges de l'accusation.

Après une délibération de quelques minutes, le  
Tribunal a prononcé l'acquiescement de MM. La-  
baume et Thomain sur les deux premiers chefs,  
mais retenant le dernier, les a condamnés :

M. Labaume à six mois de prison et 2,000 d'a-  
mende ;

M. Thomain à huit jours de prison et 100 d'a-  
mende.

## FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

### MANUELS GUIGNOL

#### Le Parfait Flatteur.

Paul-Louis Courrier disait que les Français étaient  
une nation de laquais, et que si trois Français se trou-  
vaient seuls sur la terre, le second se ferait le flatteur du  
premier, afin de s'unir à lui pour faire travailler le troi-  
sième.

Nous n'avons pas qualité de dire si l'opinion de P.-L.  
Courrier est aussi vraie aujourd'hui qu'elle l'était  
en 1821 ; mais ce que nous pouvons constater, c'est que  
jamais la grande tribu des flagorneurs ne s'est trouvée  
aussi nombreuse qu'à notre époque.

Et ce n'est pas seulement dans les hautes sphères que  
cette race pullule et se multiplie ; nous autres gens de  
province nous n'avons pas d'ailleurs à nous inquiéter de  
ce qui se passe ailleurs que chez nous ; mais si nous regar-  
dons autour de nous, il nous sera facile de reconnaître que  
dès qu'un homme arrive à une position quelconque, à  
une notoriété de quelle nature qu'elle soit, il a aussitôt  
à ses côtés comme une légion de flatteurs.

Aussi voyant que nos compatriotes, comme les autres,  
étaient atteints de l'épidémie, avons-nous voulu donner  
ici le code du parfait flagorneur.

#### L'ENFANCE DU PARFAIT FLATTEUR.

Dès sa plus tendre jeunesse, le parfait flatteur sent  
s'agiter en lui ces instincts de valet, auxquels il devra

## SOIXANTE-SEPTIÈME

### AUX GONES DE LYON

Allons, les gones, vous faites pas tant de mau-  
vais sanque. Ça va bien ! pas mes affaires à moi,  
mais celles-là de vous autres. Vrai, sans blague,  
jinguez pas comme ça des épaules. Pardienne,  
je sais bien que vous grolassez, comme moi, dans  
le gaillot de la misère que vous délavorez comme  
de z'artisons les rougerets ; mais ça va finir, allez :  
y se mitonne un plan chienu que va regroller tous  
ces tarabustements et les gandayer dès de là, plus  
loin que St-Denis-de-Bron. Faut pas ren vous ma-  
giner que c'est à derrire et que je m'aligne encore  
pour vous bajaffler quelques histoires de gognan-  
dises ; c'est pour de bon c'te fois. Vous allez voir.

Y se manigance une sorciété de dames pour fai-  
re marcher la fabrique c't hiver. Velà la rebrique  
qu'a z'été décapillée à c'te seule fin de crever la  
basanne à c'te chienne de meurtre qu'a tout décla-  
veté nos mequiers : Toutes les dames que s'em-  
bandent dans c'te confrérie de bénédiction font  
de sarment de s'habiller c't hiver rien qu'avè de

sa fortune et son avancement dans le monde ; complai-  
sant, au collège, de ses camarades plus riches que lui, il  
sait se sacrifier pour eux afin d'obtenir une parcelle  
de leur amitié ; il supporte sans mot dire les bourrades  
et les coups ; il cherche un protecteur, et dès qu'il l'a  
trouvé, il se cramponne à lui, prêt à payer par mille  
bassesses les avantages qu'il en attend.

Plein d'astuce, il a déjà compris qu'avec l'influence  
d'un plus puissant que lui, il pourra parvenir ; il cher-  
che donc à se créer pour le présent un défenseur, pour  
l'avenir un appui sérieux.

#### LA VIE DU PARFAIT FLATTEUR.

A peine sorti des bancs, le parfait flatteur n'a rien de  
plus pressé que d'oublier ceux de ses anciens compa-  
gnons qui ne pourraient lui servir à rien ; en revanche  
il n'est pas d'avances ou de gracieusetés qu'il ne fasse à  
ceux dont les parents ont de l'influence, qui eux-mêmes  
possèdent de la fortune ou dont la fréquentation peut  
lui être utile en quoi que ce soit.

Tout n'est pas rose dans la vie du parfait flatteur, il  
doit s'armer de patience, car avec lui on ne se gêne pas  
et le protecteur fait payer cher ses bontés à l'amour  
propre du protégé ; mais c'est égal, le flatteur sait  
que les animaux qui rampent, avancent aussi bien et  
souvent mieux que les autres, et il subit toutes les avanies  
faute de mieux.

Si le flatteur est dans les affaires, il s'efforcera, dès ses  
début, de se faire bien voir des patrons de la maison où  
il travaille ; si les patrons sont insensibles à ses avances,  
qu'il se rabatte sur un employé principal, qu'il se fasse  
le chien couchant de celui qu'il a choisi comme son  
maître ; quand ce dernier parle, le flatteur l'écouterait  
avec vénération, il sera non pas poli ce qui est un devoir  
mais obséquieux, ce qui vaut bien davantage, et si son  
chef de file dit quelque chose, le parfait flatteur devra  
éclater de rire pour faire croire qu'il a compris.

Quelquefois par hasard, le flatteur ne voit pas ses

robes de soie, pas de z'étoffes à deux yards le pôt,  
mais de taffetas façonnés, de ces satins brochés  
qu'on voit faire à Lyon seulement, parce que c'est  
ren qu'en passant par le Gorguillon ou la Grand-  
Côte qu'on peut n'en dénicher des gones assez  
malins pour tramer de pièces comme ça.

Hein ! c'est y ben trouvé ?

Et pis que celles-là qu'ont décamotté c'te ma-  
chinance sont toutes de la haute, de dames de  
nobles, de négociants, de bargeois qu'ont St-Eus-  
quin pour patron, et que n'y a un artifice de la  
confrérie que dit que celles que feront pied failli à  
leur sarment paieront de z'amendes, la fame  
C'est ça, nom d'un rat ! que va joliment ficher le  
chômage à bouchon. Y mettra ben cuire, la cha-  
ripe, quand toutes les dames de Lyon vont l'y  
saccager les plumes, elles l'auront ben fait déchi-  
cotte, ayez pas peur ; et qu'y n'aurait déjà qu'a-  
siment piqué une tête en Saône sans ce que n'y a  
de z'attentions à l'affaire parce qu'elles s'ont qua-  
siment toutes en campagne ; mais elles vont reve-  
nir à l'esqueprès tout de suite et ça va faire un  
boulevard chez les fabricants que vous fonderont  
d'ouvrage à tous et pis du soigné.

Velà ben une bonne nouvelle, z'enfants ; et que  
c'est pas de frime, que même ment que je vous  
dirais ben les noms de celles-la qu'ont tiré de l'eau  
et que reganise l'affaire, mais ces noms à noblesse,

efforts récompensés de suite ; malgré ce déboire, qu'il ne  
se décourage pas, qu'il continue, qu'il redouble de ser-  
vilité ; si celui auquel il s'adresse, n'est pas capable de  
le servir, qu'il change de point de mire, qu'il cherche un  
autre homme, c'est bien le diable s'il ne finit pas par  
arriver à son but.

Maintenant lorsque, à force de souplesse dans l'échine,  
de flagorneries, de basses complaisances, le parfait  
flatteur parvient à une position égale ou supérieure à celle  
de ceux que la veille il semblait adorer, alors, il pourra  
changer de tactique et se montrer aussi raide, aussi in-  
solent qu'il était doux et serviable.

Le vrai flatteur, celui qui veut rapidement parvenir  
ne doit exercer ses talents qu'envers les gens dont il a  
quelque chose à attendre ou à espérer. Ce n'est pas  
seulement vis-à-vis de ses inférieurs qu'il doit déployer  
son arrogance, mais encore et surtout envers ceux qu'il  
a flattés autrefois, et qui ne peuvent plus lui être bons à  
rien.

Dans un salon, le flatteur est dans son centre, il écoute,  
il épie le moment favorable pour rire aux éclats si on  
dit quelque chose de gai, pour essayer une larme si son  
idole raconte une histoire triste. Quand il a un patron  
qui pose pour le beau langage, vous voyez le flatteur  
prêter toute son attention, tendre le cou comme s'il ne  
voulait rien laisser perdre de ce qui se dit, et hocher de  
temps en temps la tête en signe d'approbation, entre  
chacune des phrases de l'homme qu'il feint d'admirer.

C'est un métier plus difficile qu'on ne le pense que  
celui de flatteur, et il faut vraiment une disposition par-  
ticulière de l'esprit pour y réussir : se résigner à n'avoir  
jamais d'opinion, à n'émettre jamais d'avis, que l'opi-  
nion et l'avis d'un autre ; trouver toujours bien ce qu'il  
fait, approuver ce qu'il dit, admirer sa conduite, et res-  
pecter ses ridicules ; c'est, ma foi, aussi difficile que d'être  
honnête, et il faut au parfait flatteur plus de courage  
pour être un vil coquin, qu'il ne lui en aurait fallu pour  
être indépendant.

CLAUQUE-POSSE.

à fonsquionnaires, à banquiers, à gros bargeois, sont trop sades pour ma corgnole à chapottements, je vous les foutimasserais tant qu'y seraient pas désfigurables, et pis qu'on dirait ben que j'ai fait à discrétion et vendu la mèche; avec ça aussi que si, de fois que n'y a, y z'étaient d'autres qu'en voudriont faire semblablement, ça pourrait ben les faire bisquer et lâcher la traile, au lieu que tant plus n'y en aura de ces sorciétés-là tant mieux ça fera.

Allons, z'enfants, vous détrancannez pas la bobine aux espérances; ça va vous requinquer tout à neuf; vous n'allez être plus vigorels que de merles et plus gais que de pinsons. Ça n'y est; en avant les z'harnais, les ponteaux, les battants, les rouleaux, les chevies, les lisserons et les peignes, nous vons nous remettre sus les marches! Vlà l'ouvrage que s'amène tout à la douce.... Hardi! arrive donc, grand melachon!...

Oh! mais je sais ben, moi, une autre malice pour le déramer de là ous qu'y s'est capié, le mami, et le faire marcher un peu plus vite. Cristi! si je pouvais glisser mes jacasseries à une certaine dame que je me pense, comme ça irait. Je l'y dirais, comme ça, avè tout plein de gènuflissions:

« Madame,

« Faites z'escuze à une matruie marionette qu'à de coutume d'être saraboulée par les genses n'hautables, de se donner d'air à oser faire jeter son bec en beau-devant de Vote Majesté. Mais ça que je veux vous raconter, c'est, arrimay, de z'affaires qu'arregardent la beauté et la bienfaisance, et ben vrai, que ça file tout droit à vote a tresse sans qu'y soye besoin d'y coucher sus enveloppe.

« Faut donc vous dire qu'à Lyon, gn'y a, de présent, tout plein de braves ouvriers avè leurs femmes et leurs miaillons que claquent des dents et se serrent le ventre à cause qu'y n'ont ren pour se chauffer ni même pour chiquer, tout ça pace qu'y sont de l'erte, et que n'y a pas d'ouvrage. Y seront, ben sûr, feurcés d'aller chanter la recorte nouvelle dans les cours, ce qui n'est ben mortifiable pour d'honnêtes canezards qu'ont toujours vivu de travail et pas de charité.

« Y serait cependant pas difficile de leur z'y faire avoir d'ouvrage. Vous auriez, par exemple, qu'à faire assavoir que vous porteriez c't hiver ren que de ces belles robes de soie que la mode n'en a passé par ce temps de choléra et de Prusiens, et qu'y faudra n'en avoir de même pour pouvoir n'être reçu chez vous; alors toutes les grandes dames que sont de vote escorte et pis celles-là des parfaits de tous les appartements de la France n'en feront de même pour tâcher moyen de vous être ressemblables... »

Non, c'est de bêtises: je sis pas assez huppé, moi, pour écrire à de monde comme ça.

Heureusement que n'y a de braves mondes ici qu'ont pensé à tout ça, et que nous les mercions ben de s'être cabossé le coquelichon par rapport à nous autres. Voui, Mesdames, vous fêsez ben voir que vous n'avez d'ame et que vous n'êtes tant pitoyables que drôles. Mais faudrait ben se dépêcher un peu, pace que les pauvres gones de la Croix-Rousse n'ont ramié tous les gratons que traînaient encore; gn'y a plus ren dans le garde-manger, et y vous vient par les Tapis un air chamin que vous gèle.

Là ça y est; payez-vous tout plein de belles affaires: ça sera-t-y canant de faire de bien en se faisant belles; vous serez toutes plus chenuises les unes que les autres; tout le monde vous glissera de compliments: les M'ssieux, avè de z'embarlificotements de phrases à vartigoleries, les prédicateurs avè de sarmons de charité, les mequiers avè leur bistanclaque, les canuts en sigognant les marches, les navettes en sifflant, les rouets à ca-

nettes en ronflant, les ourdissages en ronchonnant; vous verrez comme ça sera tout plein rigolo. Enfin, nous serons tous ben aises de satisfaction et même moi quand même que je serai encore dans les esquintés et dans la piautre depuis les clapotons jusqu'aux œils.

GUIGNOL.

Septuaginta, Septuaginta

## BIBLIOGRAPHIE

### SUR UNE POINTE D'AIGUILLE

PAR M. ARTHUR DE GRAVILLON.

Peut-être vous souvient-il de ce personnage d'un des romans d'Alphonse Karr, qui répète à chaque instant:

— Figurez-vous, combien je suis original: hier j'entre dans une maison et j'y oublie mon chapeau.

— Non, il serait difficile de rencontrer un être plus singulier que moi: j'avais affaire chez un ami, et en partant j'y laisse mon chapeau.

— Décidément je suis un drôle de corps, je vais voir une femme aimable: je sors, et une fois dans la rue je m'aperçois que mon chapeau est resté sur la table.

Je me trompe certainement, mais il me semble que M. Arthur de Gravillon oublie aussi bien souvent son chapeau dans ses ouvrages, et se laisse trop dominer par le désir de paraître excessivement original et extraordinairement humoriste.

Amateur des titres bizarres, ses livres s'appellent: *A propos de bottes*, — *Histoire du feu par une buche*, — *Sur une pointe d'aiguille*, etc.

C'est celui-ci que je viens de lire.

A travers cent soixante-dix pages et vingt-cinq chapitres, M. Arthur de Gravillon s'occupe des aiguilles à coudre, des aiguilles de bas, des aiguilles de montre, des aiguilles de boussole, des cloches, des dards, des paratonnerres, des aiguillons, de la terre, de la mer, de l'amour, des jeunes filles, des vieilles femmes, des trois Parques, des laboureurs et de son mariage, — tout cela avec beaucoup d'entrain et un diable-au-corps qui ne vous laisse guère le temps de respirer.

Jusque-là, à merveille, et je ne suis pas ennemi, pour mon compte, de voir un homme d'esprit jeter la bride sur le cou à sa pensée, la laisser courir à vau-l'eau, dans les champs de la fantaisie, et lui faire effleurier tous les sujets légers ou graves, comiques ou sérieux, gais ou mélancoliques, — mais à la condition que je n'y trouverai pas de recherche, pas de contrainte, pas de prétention, pas d'intention continuelle de faire dire à chaque instant au lecteur: — Quel féroce original que cet écrivain!

Malheureusement on remarque chez M. de Gravillon cette préoccupation constante: affectant dans son style la forme archaïque, les inversions forcées, les choes d'expressions bizarres, il n'arrive, par cette exagération de Michelet et de Victor Hugo, — qu'à fatiguer et à agacer le lecteur qui serait disposé à se laisser charmer par sa verve facile et souvent séduisante.

Une poignée d'exemples:

« Ronds sont les canons, et rondes sont les cloches, « rondes les tours et les cuves; — ces foulages de peu- « ple ou de raisin! — Ronds les mortiers et les meules, « comme on le sait, qui se trouve dedans ou dessous. — « Le pain est rond au four, la tonne est ronde à la cave, « et s'arrondissent de même ceux qui en trafiquent ou « en profitent. — Sont rondes les roues des chars, et « ronds les rouets des métiers et la vis qui retient et la « vrille qui transperce, et la loupe qui s'applique et le « sceau qui s'imprime, et la monnaie frappée ronde se « sauvant par le trou rond de la poche. » (p. 72)

Autre guitare:

« Une seule ronde en musique ne vaut-elle pas comme « note la plus soutenue, deux blanches, quatre noires « ou huit croches? — Oh! qui ne baillerait au concert « comme au piquet de la destinée, ses quatorze cartes « ou croches, noires ou blanches, pour retourner, en « cœur, l'unique atout d'une ronde chérie! » (p. 71)

Un peu difficile à comprendre, n'est-ce pas?

Paulo minor...

« J'ai dans ma chambre un support de pendule qui, « dès le matin, me chante de sa voix de coq enroué la « reprise habituelle de mes travaux et de mes culottes. » (page 60)

« Or, cette même aiguille soigneusement serrée et pi- « quée durant près de trois années au fidèle revers d'un « de ces habits chers (si vous n'êtes pas enrhumé du « cerveau prononcez mieux et juste amis chers) dont « nous avons tous, etc... » (p. 158)

Le bouquet:

« Et dire qu'il en est parmi nous, mais d'inférieure « qualité en leur substance comme en leur subsistance, « — dont le vœu le plus ardent est de se consumer jus- « qu'à l'épuisement de leur graisse de tous côtés cou- « lante dans la bobèche fêlée de la vieillesse! et que « ces tristes cires-là se font de prudentes coques de pa- « piers et tirent le plus possible leur mèche en écono- « mie, afin de crépiter et d'agoniser au dernier terme « du culot dans leur chandelier d'argent! »

Après ceci tirons l'échelle, ou plutôt mouchons la chandelle pour nous mettre à l'unisson de la période qui précède.

A vrai dire, l'ouvrage entier n'est pas dans ce style-là; on y rencontre des pensées habillées de tout autre façon, et je citerai, par exemple, au chapitre 6, — un petit poème en dix pages que l'on pourrait appeler les *trois âges du tricot*.

Aussi, ne saurions nous trop engager M. de Gravillon à se défier de ses inspirations burlesques et de ses métamorphoses cocasses; il a assez de talent pour trouver le succès ailleurs que dans des bizarreries d'idées et de style, qui sont à la vraie littérature ce que les paillasses aux sociétaires de la Comédie-Française, — et les fions-fions des bastringues à la musique de Rossini.

Donc à bientôt une revanche.

NATHANIEL BOMPLOO.

Les gens qui lisent la *Liberté*, ont pu voir que Monsieur E. de Girardin s'est livré récemment à des dénominations officieuses et à de vigoureuses *catilinaires* contre la petite presse.

Au fond cela nous est indifférent, M. de Girardin ne peut offenser personne, et les injures qu'il débite ne tirent pas à conséquence.

Durant le cours de son existence multicolore, cet homme à la mèche a brassé tant de convictions et de systèmes, qu'il ne se reconnaît plus lui-même: — aussi lui arrive-t-il tous les jours de plonger la main dans le tas, et d'en tirer les choses les plus bizarrement contradictoires.

Peut-être aurait-il dû se rappeler, par exemple, que les *Courriers de Paris* du vicomte de Launay (Madame de Girardin), qui étaient du vrai petit journalisme, — ont contribué au succès de la *Presse*, pour une plus large part que les phrases saccadées de son propriétaire.

Voilà d'ailleurs la vérité vraie:

M. de Girardin n'a jamais vu, dans le journalisme autre chose qu'une spéculation.

Aujourd'hui que la *Liberté* se vend trois sous au lieu de deux, — son tirage a baissé, paraît-il, dans des proportions inquiétantes.

Désireux d'arrêter cette décadence, M. de Girardin s'est tenu le raisonnement suivant:

La petite presse a aujourd'hui une immense publicité, je vais débiter contre elle les lieux communs qui courent les rues, on me répondra inévitablement, et j'aurai de cette façon des réclames à plusieurs milliers d'exemplaires sans bourse délier.

C'est, croyons-nous, la seule manière d'expliquer les déclamations comiques de cet Arpin de l'alinéa, qui n'éprouve en réalité d'autre indignation que celle de voir le public dédaigner sa prose depuis qu'elle a augmenté d'un son.

## DE BUT EN BLANC.

IV.

SANS TITRE.

En ce temps-là, la France n'enviait rien à personne, depuis trois ou quatre années, les arts, la littérature, la civilisation la débordaient; de tous côtés surgissaient des peintres, des sculpteurs, des poètes comme on n'en avait jamais vus.

Ressuscitant les beaux jours de 1830, une noble émulation s'emparait des auteurs et des journalistes, des romans paraissaient qui laissaient bien loin derrière eux *Notre-Dame de Paris*, *Cinq-Mars* et *les Martyrs*; des feuilles audacieuses, frondeuses, libre-penseuses, et marquées au coin d'une farouche indépendance tiraient à un nombre infini d'exemplaires, et répandaient la lumière dans les recoins les plus sombres de l'entendement humain.

La vérité, une et immuable, pénétrait toutes les couches sociales, aussi bien dans les palais des grands que dans les mansardes des petits; chacun, puissants ou faibles, se faisait honneur et devoir de la crier sur les toits.

Le Théâtre, correcteur des mœurs, s'efforçait de mériter ce titre en présentant habilement aux spectateurs des héros parés de toutes les vertus qui font les citoyens d'un pays fort; plus de ces scènes d'alcôve qui jadis débouchaient les lycéens; plus de ces intrigues ordurières où la femme s'offrait au premier millionnaire venu; plus de ces expositions salissant jusqu'à l'âme des *titls du paradis*; non, plus rien de tout cela.

Aussi voyait-on *Thémis*, la délicatesse, l'intégrité, la justice régner sans partage sur cette heureuse contrée, et la morale universellement respectée.

L'esprit, un esprit vraiment gaulois, courait les rues, on le surprenait se jouant sur les lèvres des tailleurs d'habits et dans les colonnes des journaux politiques, montant dans les omnibus, entrant à la Bourse où l'on ne tripotait plus guère, voltigeant dans les brasseries, galopant au parc avec M. A\*\*\* et sa société, s'asseyant dans le salon de Madame B\*\*\* et marivaudant avec les demoiselles C\*\*\*, qu'exaspère depuis si longtemps leur virginité.

Je ne sais quel souffle d'enthousiasme courait dans l'air et agita les esprits; mais il est certain qu'on entendait des conversations animées sur des questions de haute philosophie, et les hommes bien-pensants eux-mêmes se prenaient à discuter les opinions des gouvernants et à défendre les leurs avec talent.

Les jeunes gens depuis si longtemps insonnants de leurs devoirs civiques éprouvaient un immense besoin de savoir, de s'instruire de se faire hommes utiles; ils délaissaient les tripots et les amours malsaines pour s'intéresser dans leurs loisirs, à la solution des grands problèmes sociaux.

La corporation des cocottes, considérablement amoindrie, épurée pour ainsi dire, n'admettait dans ses rangs que les vraies courtisanes! Aux pots-au-feu, celles que la nature n'avait pas créées divines; et au fait le grand siècle dont je parle ne mériterait pas ce titre, sans ces grandes figures aspasiennes qui sont sa poésie vivante, comme Laïs, Rhodope, Flora, Impéria, Marion Delorme et Ninon de Lenclos sont celle de la Grèce, de l'Égypte, de la République Romaine, des quizième, seizième et dix-septième siècles.

Thémis, la vénérable Thémis avait posé sa balance et se croisait les bras; les avocats se faisaient épiciers, les avoués marchands de nouveautés, et les bons gendarmes péchaient à la ligne sur le quai, devant l'arsenal transformé en jeu de paume.

Chaque jour amenait une provision de petits faits généraux ou touchants, d'actes sublimes ou délicats, et la chronique locale ne se substantait que de récits dignes de trouver place dans le journal des *Bons Exemples*... qu'on avait supprimé.

Je l'ai dit, c'était l'âge d'or et s'il me fallait ramasser toutes les miettes de l'histoire de cet heureux temps, je n'y arriverais jamais.

Qu'il me suffise d'ajouter que pour couronner ces joies, ces plaisirs, ces ivresses ressenties de tout le monde, la Chanson radieuse, éthérée, débarrassée des oripeaux bizarres dont l'affublait naguère Béranger, la Chanson, transfigurée comme tout le reste, mêlait ses notes joyeuses à l'allégresse générale.

Une illustre diva, la diva du peuple (tout pour le peuple) interprétait avec un talent peu commun les œuvres des maîtres nouveaux.

Son attitude d'une haute sculpture, son geste parfait et rare, sa voix grave, pensive et douce charmait et entraînait.

Voici du reste ce qu'elle chantait :

« Je suis la Vénus matérialiste aux biceps énormes, « j'ai du poil au menton et sur les bras; voyez, voyez, « faut en donner au peuple pour son argent.

« Je suis la Vénus matérialiste, il me faut des amours « d'hercule forain, des baisers qui sonnent comme un « coup de poing, et celui que j'ai choisi est jaloux de « moi comme un taureau.

« Je suis la Vénus qu'on accommode aux carottes, « avec du lard, des choux et des épices, une Vénus « faisandée; faut pas gêner le bourgeois dans ses goûts.

Et rien ne peut rendre l'esprit, la grâce, le charme que la diva déployait dans ses strophes enchanteresses où la pensée du poète, admirablement secondée, soulignée par le geste, ressortissait comme auréolée.

Et rien ne peut peindre les transports de ce peuple compréhensif, enfin racheté par l'éducation et qui se faisait Mécène pour couvrir d'or, de fleurs et de bravos celle qui chantait en son nom.

PARNON-CANNE-A-TORDRE.

Les grands journaux qui, ces jours-ci, ne cessent de crier aux quatre coins de l'horizon que les malheurs du temps viennent, non pas des crimes des hommes, mais de l'existence des feuilles non politiques, devraient un peu se surveiller pour ne pas prêter à rire à ceux dont ils se gaussent.

Comme on sait, la *Patrie* est un grand journal de Paris, quotidien, timbré et ennemi de la petite presse comme tous ses confrères.

Un des rédacteurs de cette feuille, M. Edouard Fournier, a mis au monde un volume sur *La Bruyère*. Toujours l'histoire de faire lire sa prose, grâce à un nom connu qui lui sert de passeport.

Un autre écrivain du même journal, M. Ernest Dréolle, pour faire sa cour à son collègue, n'a rien trouvé de mieux que de lui consacrer, dans la *Patrie*, une réclame de 250 lignes qui dépasse, dans son genre, les orgies littéraires des prospectus du *Prince Eugène* et de *Béranger*.

Pour donner aux provinciaux une idée du luxe d'épithètes employé par M. Dréolle, faisons quelques citations (*Patrie* du 25 octobre) :

« M. Edouard Fournier est un intrépide érudit... il a publié une foule de bonnes choses, « fruit d'une patience surhumaine.

« Son ouvrage est un Panthéon phénoménal.

« C'est le type du genre, l'homme et l'œuvre se valent.

« Il n'y avait que M. Fournier pour écrire la « *Comédie de La Bruyère*, comme la *Comédie de La Bruyère* ne pouvait être écrite que par « M. Edouard Fournier. »

En vérité, si ces Messieurs du grand format étaient de bonne foi, ils devraient bien ôter la poutre de leur œil avant de chercher la paille dans le nôtre.

## VÉRITÉS

Je n'ai pas les doigts assez déliés pour tenir la plume de Mme de Sévigné, cette admirable cailllette du siècle de Louis XIV; pas ne voudrais avoir les tendances à l'élégance de Mme Deshoulières, mais je regrette l'hôtel Rambouillet, Voiture, voire Mlle de Scudéry et la carte

du pays de Tendre. Qui donc n'a voyagé peu ou prou à travers ces régions au ciel bleu et à la terre rose? — Ici, une parenthèse. — Mon mari est de plus en plus désagréable, voilà pourquoi après « *l'élégant Lyonnais*, » viennent « *Vérités*. » Fermez le Dictionnaire zoologique de Bouffon, et ne lisez pas à l'article : Bas-Bleu; car je n'ai aucune parenté avec Mme Olympe Audouard. Entre Mme Récamier et son amie, Mme Cabarrus-Tallien, princesse de Chimay, on ne pourra jamais placer la Fée moqueuse, parce qu'on ne verra mon salon transformé en bureau d'esprit que le jour où il ne sera plus permis à Guignol de transformer son bureau d'esprit en colonnes de journal. Tout ceci pourrait me donner l'air d'une révoltée, je ne le suis point; mais il y a des us et coutumes qui me choquent, et je trépigne d'impatience quand je lis dans la presse les mots douteux et les anecdotes immorales des princesses du dem-monde et des reines de la coulisse. Mon Dieu! comme il faut que ces Messieurs soient oisifs pour user tant d'encre à propos de si petites choses? Que m'importe que Mlle X. trois étoiles, que je ne connais pas, ait dit une mauvaise plaisanterie au sujet du petit V. cinq étoiles, que je connais encore moins! Est-ce que ces lazzi où l'esprit brille le plus souvent par son absence, ajoutent quelque chose aux lois de la gravitation universelle, et de pareilles inepties valent-elles un coup de rouleau à l'imprimerie?

Je collectionne, et depuis la cinquième page du *Figaro* jusqu'au mot de la fin du *Progrès*, je mets avec soin toutes ces niaiseries volantes dans un carton qui porte en lettres d'or ce titre : « *Asiniana*. » Je n'oublie pas le *Petit Journal* avec sa chronique au vinaigre éventé et ses alluées à la crème de Chantilly rancie.

J'ai lu quelque part dans Buffon : « Le style, c'est l'homme. » Quel style et quels hommes par conséquent! La muse de la pensée est descendue des hauteurs de l'Olympe dans les cabarets; sur le bitume des trottoirs elle tire la langue au bon sens, fait un pied de nez au mœurs, retousse ses jupes et dit : « *du flan!* » à la grammaire, puis va prendre l'absinthe et dîner dans un restaurant à quatorze sous. Elle s'appelait Laure, Béatrix, Juliette, la Fornarina; elle a adopté les sobriquets de la *Canotière*, la *Voyageuse*, *Nini-Belles-Dents*. Elle fume le cigare, porte binocle et sabote-eh-barque, sent la carmagnole et prétend que l'Académie radote.

Que la grammaire soit une radoteuse et, à ce propos, Trimm et consorts des réformés, soit! mais que ces réformés ne se croient pas des réformateurs! il y a entre ces deux mots un infini qu'ils ne franchiront jamais. C'est rabaisser par trop le goût du peuple le plus spirituel de la terre, que de lui servir sans cesse des plats de non sens et de jargon qui n'est pas même auvergnat. Après de pareils consommés offerts au public, on a le droit de fournir à Gill des autographes prétentieux pour se faire clouer au poteau de l'admiration dans une caricature. Erostrate mit le feu au temple d'Éphèse; pourquoi ces messieurs n'attacheraient-ils pas Vert-de-gris à leur grosse caisse?

Ils ont de l'esprit : nul n'en doute, puisqu'ils nous le disent.

Modeste est le talent. Ah! si ces gones de la *journalistérie* pouvaient avoir le talent de la modestie! Il n'est pas un de ces fabricants de mots de la fin qui ne croie avoir des droits incontestables à la vénération publique. Dans leur for intérieur ils s'élèvent une statue et voient leur nom coulé en bronze sur le piédestal; ils dorment, par anticipation, dans les caveaux du Panthéon; et font déménager le cœur de Voltaire de son urne à la bibliothèque impériale pour y placer le leur.

Ils ont une audace inouïe. C'est une justice à leur rendre.

Qu'un homme célèbre meure vite, ils confectionnent une oraison funèbre qui, si elle ne commence pas par ces mots : « Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, » se termine du moins par ceux-ci : « Nous avons accompagné à sa dernière demeure la vénérée dépouille de notre ami regretté! » Après avoir lu cette phrase ampoulée, tout le monde s'imaginerait qu'ils ont vécu dans l'intimité de Méry, de Gozlan, de Roger de Beauvoir et autres, alors qu'ils ne les connaissent que par les photographies de Nadar ou de Thierry.

Ils émettent autour d'eux la gloire de ces hommes de talent et, avec quelques-uns des rayons qu'ils projettent se composent une auréole.

Ils ressemblent à la lune qui n'est lumineuse que par réflexion.

J'admire leur sans gêne. On les voit en robe de chambre et en bonnet de coton. J'avoue que le sexe fort, vu ainsi de profil, même au moral, n'est pas beau et n'a rien d'attrayant.

Mais, lecteur, voyez donc jusqu'où va leur franchise. Leurs héros sont tout nus, eux posent en chemise. Ils poussent la candeur jusqu'à l'entretenir de leurs petits cancanes ! où vont-ils en venir ?... Ils en viendront à nous conter combien ils ont de faux-cols dans leur armoire ; chose fort intéressante — pour les blanchisseuses — mais qui, évidemment, laisse vide mon cœur, froide ma pensée, inactive mon imagination.

Quand ils ne nous entretiennent pas de leurs propres faits et gestes, de leurs amitiés douteuses et de leurs joyeusetés qui sentent la contrefaçon, les pygmées de la chronique nous traînent à la suite de quelque Ninon impertinente, dont ils nous font compter les grains de beauté.

Quelle conclusion et quelle morale peut-on tirer de ces conclusions plus ou moins niaises, et pense-t-on qu'il y a grand enseignement dans l'étalage des petites infamies de ce monde interlope dont on nous dévoile les secrets d'oreiller ?

L'esprit est-il devenu à ce point rare qu'on soit obligé de l'aller quérir dans les ruelles des courtisanes, dans les estaminets, dans les ruisseaux ?

Parmi tous ces journalistes il en est qui. . . . .

Je m'arrête, car je les entends me renvoyer aux Femmes savantes de Molière, et je ne sais pas, comme Wilhelm Girl, railler agréablement et *ridendo castigare mores*. Du reste, le temps me manque pour dire toutes mes Vérités, car j'ai là un nouvel article de Thimothée Trimm.

Dépêchons-nous de le mettre avec les autres dans mon *Asiniana* pour l'édification de nos petits-neveux.

FÉE MOQUEUSE.

## PETIT

### DICTIONNAIRE DE ZOOLOGIE

#### E

**Épateurs.** — Espèce d'ânes revêtus d'une peau de lion à l'aide de laquelle ils s'imaginent sérieusement en imposer à la foule.

En France, Dieu merci, l'habit ne fait pas le moine, ni le pelage l'animal, aussi les Épateurs n'épatent-ils en somme que les imbéciles et les niais, — Boileau n'a-t-il pas dit :

« Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. »

\*\*\*

**Épileptiques.** — Sorte de Mammifères désarticulés que l'on voit se démener sur le parquet des bals publics comme une anguille dans un poëlon.

Les gestes désordonnés de ces danseurs de St-Guy, servent à donner à la génération actuelle un léger aperçu de ce qu'étaient les signaux de nos anciens télégraphes.

\*\*\*

**Epoux.** — Type de la grande famille des Cornifères.

« Quand son front lui démange, il se gratte, l'époux »

Et son front lui démange souvent.

Nota. La dame du monde dit : — mon mari, — la bourgeoise : — mon époux, — la femme du peuple : — mon homme.

\*\*\*

**Escamoteur.** — Sorte de Bimane fort adroit dont toute la science consiste à faire disparaître avec dextérité et avec la permission « de Monsieur et de Madame le Maire, également contents et satisfaits, » à faire disparaître dis-je, ou à métamorphoser, toute sorte d'objets, à la barbe du public qui n'y voit que du feu et du bleu.

EXEMPLE. Vous mettez un louis dans la dextre d'un escamoteur, — il ferme sa main, la rouvre aussitôt et vous

montre que vous ne lui avez donné qu'une simple pièce de dix centimes; — l'émotion vous gagne, vite vous cherchez votre mouchoir, — bernique ! — il est dans la poche du disciple de Bilboquet, etc., etc.

\*\*\*

**Escrocs.** — Variété fort dangereuse du précédent. Les escrocs font pour tout de bon ce que les escamoteurs font pour rire; ceux-ci ne font en quelque sorte que volatilisier votre argent, tandis que les autres vous le volent bel et bien.

\*\*\*

**Étamers.** — Casserolifères auvergnats dont l'industrie consiste à remettre à neuf le vieux cuivre et la vieille ferblanterie.

On reproche à Victorien Sardou de n'être qu'un étameur de lettres, habile dans l'art de désoxyder et de dévertdegriser les vieilles pièces de théâtre; — c'est possible, mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il a su transformer en beaux écus d'or ses gros sous du temps passé.

\*\*\*

**Exécuteurs-des-Hautes-œuvres.** — Sorte de Mammifères qui exécutent les compositions musicales de nos grands maîtres sur leurs instruments qui crient comme les chats — faux.

(A suivre.)

BOUFFON.

## THÉÂTRE.

### Grand Théâtre Impérial.

Les reprises se succèdent à l'Opéra avec une très-grande rapidité : ceci a son bon et son mauvais côté, plus mauvais que bon peut-être. Voici pourquoi.

Certainement on ne peut que savoir gré à la Direction de l'ardeur qu'elle met à apporter de la variété dans le spectacle, et de l'activité qu'elle déploie dans la marche du répertoire, — mais le danger est que cette activité ne dégénère en une précipitation compromettante pour la bonne exécution des œuvres représentées.

On répète à la hâte, on laisse le poëme à la garde du souffleur, les choristes surmenés se ressemblent mais ne se suivent pas, et le public assiste à une représentation défectueuse, banale, où tout marche canin caha et où il s'aperçoit à chaque instant du défaut d'étude et du manque de soin.

Ainsi du *Philtre*, opéra aussitôt abandonné que repris, pourquoi ? parce que chaque artiste cherchait, hésitait, et avait l'air de uirer son rôle comme s'il y eût été attelé.

Ainsi encore du *Songe d'une nuit d'été*, ce chef-d'œuvre d'Ambroise Thomas.

Quel triste Sheakspeare nous a montré là M. Peschard ; j'avais auprès de moi un Anglais qui poussait des grognements de fureur en voyant son vieux Will arrangé de cette façon.

Il faut convenir, en effet, que si M. Peschard a chanté avec beaucoup de charme son air du second acte, il n'a fait preuve dans tout le reste de l'opéra, et notamment au premier acte, que d'une froideur remarquable et d'une absence complète de tout sentiment poétique.

La scène d'ivresse a été rendue par lui avec un calme bien fait pour rassurer la reine d'Angleterre sur les excès bachiques de l'auteur d'Hamlet.

Comment se fait-il qu'un rôle comme celui-là ne réveille pas l'ardeur d'un artiste intelligent, et n'excite pas chez lui le désir de se rapprocher autant que possible de son personnage ?

M. Peschard en était à plusieurs myriamètres le jour de la première représentation.

Nous avons fait connaître notre opinion sur Mlle Barretti : douée d'une voix charmante, très-bonne musicienne et comédienne passable, — nous n'aurions que des compliments à lui faire, si la reine Elisabeth jouait aussi bien qu'elle chante.

Puisque j'en suis aux compliments, n'oublions pas de

nommer M. Barbot, l'excellent chanteur, qui est pour nous une ancienne connaissance, mais dont le talent n'a pas vieilli : quelle bonne affaire feraient nos deux ténors légers, s'ils pouvaient pratiquer entre eux le libre échange de leurs qualités respectives ? à M. Barbot la voix de M. Peschard, à M. Peschard le talent de M. Barbot.

En résumé, cette reprise du *Songe d'une nuit d'été* a été médiocrement satisfaisante : indépendamment de la faiblesse de M. Peschard, Mlle Douau ne savait guère bien son rôle, et les choristes ont assez gentiment pataugé dans le morceau célèbre : *Gardes de la reine*, etc.

Nous le répétons : trop de hâte dans les études, manque de soin, défaut d'ensemble.

Il existe entre tous les rôles d'un opéra une corrélation et une solidarité qui répondent à l'idée créatrice de l'auteur. Il faut donc que les artistes chargés de l'interprétation se pénètrent bien de cette pensée qu'ils ne sont pas seuls, qu'ils ne doivent pas s'isoler, qu'ils doivent trouver aussi chez eux une communauté, une co-hésion, une union intime, de façon à ce que tout et tous concourent à former cet ensemble harmonieux qu'on appelle la perfection.

Notre troupe d'opéra-comique est organisée cette année dans de bonnes conditions, et compte des artistes d'un mérite réel ; il ne s'agit donc que de combiner et de relier entre eux les éléments de succès qu'elle possède.

N'est-ce pas un peu votre affaire, Monsieur le chef d'orchestre ?

FRÈRE JACQUES.

P. S. — La première représentation de *Faust* qui a eu lieu jeudi soir, est venue confirmer pleinement nos observations : à l'exception de Mlle Barretti, — des rôles appris trop vite, mal sus et encore un chef-d'œuvre d'écorché.

PARAITRA EN DÉCEMBRE

## L'ALMANACH DE GUIGNOL

Pour l'Année 1867

### CORRESPONDANCE

*Ricambolle.* — Nous laissons filer ton canard au cours de l'eau.

*Crieri.* — Décidément, bon vers, — questions dangereuses et brûlantes, — la plaie saigne et je n'en connais pas encore la profondeur ; — suicide, mort violente, triste alternative.

*Canulant.* — La maillette m'échappe, le bateau coule, — j'entends l'heure : — entre elle et moi je vois le chaos.

*C.-I.* — Souffrance, récompense, — deux mots qui, l'un et l'autre, mènent à la révolte de l'esprit, — toujours on murmure contre la souffrance et jamais on ne se trouve assez récompensé — beaucoup ont étendu le niveau du raisonnement sur le parallèle que tu établis et chacun y a vu ce que tu y vois.

*Billion.* — Courage et patience, le temps des amertumes passe, — heureux celui qui en voit la fin en d'autres lieux.

*Fée Carabosse.* — Je serais heureux si tout le monde me comprenait comme toi ! — Tu as eu des yeux et tu as vu.

*Ardent.* — Si tu étais plus près de moi, je te mènerais chez mon pharmacien ; là, on t'ouvrirait gentiment les quatre veines pour apaiser tes ardeurs.

*Irma.* — Tu n'y vas pas de main morte, — le saut du Ne serait dangereux et nous n'aimons pas les inconnus. Ton jupon ressemble diablement à des culottes.

Le Gérant, E. THOMAIN.

IMPRIMERIE LARATINE, COURS LAFAVETTE, 5